

La vérité ne se donne à voir que face à la mort¹

1. Chemise blanche.

Leurs corps carbonisés. Voilà ce que j'ai vu, là, devant moi. J'étais le premier à entrer. Avant même les policiers, dont je ne suis pas. Les pompiers, visages noircis, ont blêmi sous la suie, interdits, garde à vous au repos, une fois que les lances ont été éteintes.

Deux corps enlacés. Un petit, recroquevillé dans la grotte naturelle que lui faisait le plus grand. Et au fond, éventré, calciné, le lave-linge. Je me suis trouvé là avant tout le monde. Poussé par quoi je ne sais pas, ni comment. En temps normal, personne ne m'aurait laissé pénétrer sur le lieu de la catastrophe, sanctuaire un premier temps réservé à la police. Et moi, là, abject.

Cette fois, même les forces de l'ordre se sont figées. Et moi, qui avais continué sur mon élan, sans réfléchir, je me suis arrêté net en voyant. Mère et fille, étroitement enlacées sur le sol. Brûlées. Chair liquéfiée. Tu as déjà senti ça ? Et derrière, le lave-linge.

1 Odysseas Elytis, *Les Élégies d'Oxopetra*, 1991. (note de la traductrice, comme toutes celles de cette édition).

La cause du malheur, diraient les experts, par la suite. Un court-circuit, suspect, certes, mais impossible d'investiguer. Je l'ai payé cher, ce reportage. Pas du tout un direct. Après, j'ai même débarrassé le lavelinge de chez moi. Le ferrailleur l'a descendu et l'a emporté pour la casse. Je porte mes vêtements à la laverie. Que j'aie de l'argent ou pas. En général, je n'en ai pas.

C'est comme ça. J'aime les chemises bleues ou blanches. Il n'y a que les contrôleurs dans les bus de ligne et les croque-morts qui en portent peut-être encore. Des gens comme moi, autrement dit. Être journaliste, cela veut dire enterrer, chaque jour, à tout va. La réalité. Chroniqueur aux affaires policières. J'enterre petits et grands. Et puis, je pars, je tourne les talons. Ce qu'il reste de tout ça ? Ce que j'en garde collé à la peau ? Quelques chemises bleu clair ou blanches, plus fripées tu meurs, trempées de sueur, témoins muets.

Il reste le silence, donc. Comme celui quand je suis entré dans la maison incendiée. Nous en avons perdu la parole un long moment, tous. Les deux corps, un tas informe. Plus tard, nous avons appris que c'étaient la mère et sa fillette. Aucun élément identifiable. Des cadavres, rien d'autre. De la cendre. De la vie consumée. Et la mort, victorieuse, édentée, qui peut-être riait dans la pièce. Ou peut-être pas. Ça lui avait peut-être aussi coupé les jambes, à la misérable. On pensait qu'il s'agissait d'une pauvre bicoque vide. Leurs voix s'étaient perdues au milieu de nulle part. C'est pour ça que je suis entré. C'est pour ça, a priori, que personne ne m'en a empêché. Une erreur d'appréciation. Peinte sur le visage

de tous. Et le temps mis pour arriver à cause des embouteillages, l'inconscience, la naïveté de penser que nous allions trouver simplement une maison sinistrée.

Dans le coin, à côté de l'enfant, cinq ans a-t-on appris plus tard, avait réchappé un petit canard jaune en peluche, à visage d'humain, qui n'avait pas entièrement brûlé, peut-être parce qu'il était mouillé. Je n'oublierai pas le seul œil, faux, qui lui restait, et la façon dont il me regardait. J'ai quitté la scène, broyé. Elle m'a rendu malade. Tiré vers le fond. Je suis allé au journal, ils ne m'ont pas arraché un mot. J'ai écrit mon papier comme un robot, sec, brut, du travail de journaliste, sans sous-entendus, sans omission. Le rédacteur en chef hurlait, il voulait une approche plus cinématographique. « Fiche-moi la paix. Ecris-le, toi. Ce n'est pas un film, mon vieux, c'est un cataclysme », l'ai-je mitraillé froidement avant de partir du bureau, hanté par les images.

Mon adrénaline n'y tenait plus. Il fallait bien que je me laisse couler à un moment donné, et je suis allé me noyer dans l'alcool, pour ne pas ressasser. Du rhum. Pas sec. Avec de la menthe, et de la menthe sauvage même, mais pas de sucre, pas de citron. Donc, pas un mojito. Je ne sais pas combien j'ai pu en descendre. Pirate de la male heure. Saloperie de lave-linge, nom de nom. Blanchiment d'âme noire.

J'ai été réveillé par le téléphone. Insistant. En pleine nuit, cambriolages, attaques de résidences à la Kalachnikov, cadavres. La police m'envoie les alertes, à toute heure. Je ne les entends plus. J'ai pris l'habitude de dormir sans me soucier de l'irruption du mal. De le mettre de côté. Au moins quelques

heures, sauf si c'est quelque chose d'assez fort pour me tirer de mon lit et m'amener sur place. Je lis machinalement les communiqués, secs, rédigés dans un grec que seule la police parle, et dans mon demi-sommeil, je décide. Style veille de nuit. Mais ce matin-là, le téléphone sonnait pour de bon. « Un jour, ils viendront te dire »², comme dans la chanson. C'était le coup de grâce. En deux jours, ils m'avaient mis hors-jeu, liquidé. J'ai sorti ma main de dessous la couette, attrapé le combiné et répondu.

Je tremblais de froid et d'épuisement. Comme quand je suis ému : une légère contraction du menton me trahit, je fais toujours mon possible pour la cacher. À peine si j'ai répondu un « oui » sec. Et le tremblement a disparu. Poliment on m'annonçait mon licenciement du journal. Pour cause de coupes budgétaires. C'était Vendredi pour moi aussi. Le jour traditionnel des licenciements, à la fin du mois. Le chef comptable m'invitait à passer signer. Je lui ai racroché au nez et me suis tourné de l'autre côté. J'ai ouvert grand les yeux et ai commencé à fixer le vide. Ce n'était pas seulement qu'on me licencie, qui me minait. Ce qui me vrillait, tout au fond de moi, c'était l'idée que mon boulot en lui-même avait cessé d'exister. Depuis longtemps. Et moi, je m'obstinais à faire durer, par refus d'y croire. Oui, la technologie. Oui, les évolutions. Oui, le progrès. Oui. Oui à tout, mais mon boulot avait cessé d'exister. À partir du moment où les journalistes au petit pied avaient cessé de se rendre sur les scènes de crime. Où ils avaient cessé de tacher de sang leurs chaussures. Et moi ? J'étais

² Chanson sur des vers de Lefthéris Papadopoulos, musique de Mikis Theodorakis, 1998

devenu une curiosité, depuis bien une dizaine d'années. On me tolérait, parce qu'on ne pouvait pas faire autrement, dans un journal qui jour après jour devenait une lamentable feuille de chou. Et m'avait rejeté sur le rivage. C'était un fait. Je continuais à travailler comme autrefois, avec quelques petits compromis. Devenu soi-disant fan de technologie, moi qui autrefois ne rédigeais qu'à la main et à la machine à écrire. J'étais le dernier des Mohicans et on me fichait dehors. J'en étais venu à le haïr, ce putain d'endroit. Les autres étaient devenus gratte-papier jusqu'au bout des ongles. Moi non. Mon bureau, c'est la rue. Et son horreur. Et ma peur. Boulot de tailleur. Je prends des mesures. En tous genres. En premier lieu pour moi. Pour mon cercueil. Un truc de fou. Mon heure à moi aussi est venue. Que je prenne ma retraite, contraint et forcé, c'est ça qu'ils veulent. Tel un vétéran, victime de la débâcle générale. Et puis quoi encore. Et pourtant. Je me suis encore plus recroquevillé sous les couvertures et suis resté dans cette matrice chaude. J'en avais besoin. Mes tempes battaient comme un tambour, me serraient. Je me suis mis à marmonner « Le soir venu, ils frappent Andréas sur la terrasse »³ et l'association d'idées m'a provoqué un fou-rire nerveux. Niki, partie. Loin. C'est toujours ainsi, la victoire⁴ te fait défaut quand tu en as besoin, la défaite jamais, elle est plus compréhensive. J'étais entièrement seul. J'étais libre. Si elle appelait, je la lui jouerais romantique et elle me laisserait tranquille. Pas facilement, mais elle le ferait.

3 In *Les chants d'Andréas*, cycle dans lequel Mikis Theodorakis rend hommage à son ami, membre important de la gauche, torturé par la Junte.

4 Niki, le prénom de la jeune femme, signifie "victoire".

J'ai ressorti la main de dessous les draps et j'ai passé deux coups de téléphone. Le premier, à K-ill B-ill, un jeune dessinateur avec qui je jouais au mentor en journalisme, qu'il n'apprenne pas la nouvelle par quelqu'un d'autre, et le second, à Iannis, serrurier à la Sûreté, pour qu'il vienne changer mes serrures et mes barres de sécurité, parce qu'on entrerait chez moi comme dans un moulin et que j'avais eu ces dernières années maille à partir avec beaucoup de monde. Si certains apprenaient que j'étais hors circuit, on n'allait pas tarder à me retrouver dans un fossé. Cible naturelle, facile. C'est comme ça que l'on se sent quand on n'a plus de lave-linge et beaucoup de linge sale.

Ce jour-là, je n'ai pris aucun autre appel. Le week-end non plus. Il n'y en a pas eu beaucoup d'ailleurs. Certains ont eu peur que je ne fasse une bêtise, imprévisible, n'est-ce pas, comme toujours. Pas que je me tue moi ; mais que j'aille tout casser au bureau, par exemple. Ils me prennent pour un brave et un caïd, mais je suis lâche jusqu'à la moëlle quand il s'agit de moi. Je le sais bien. Pas eux. Une femme, de temps à autre, le sent, derrière les yeux doux que je lui fais, alors je décampe.

J'y suis allé dès le lundi et j'ai suivi toute la procédure. On m'a remis mon avis de licenciement, j'ai touché mon indemnité qui devait me permettre de vivre quelque temps peut-être sans que ne me rende fou l'argent que je n'avais pas et je me suis inscrit à l'assurance chômage, sans arriver à y croire. Moi. Après tant d'années d'activité, j'allais débrancher batterie et chargeur et rester inactif. Marqué du tampon « Sans travail ».

Mais je ne l'ai pas fait : c'était impensable. J'ai décidé de devenir mon propre employeur. Sans argent. Pour le fun. Pour ne pas me balancer par un puits de lumière. Vassilis le Tueur, ce petit fou qui rit de tout, K-ill B-ill, m'a aidé. J'ai ouvert un site internet avec ses caricatures. Et j'écris, comme je l'ai fait toute ma vie, des chroniques policières. La vérité, c'est-à-dire les faits et rien d'autre. En assurant tout seul mes arrières. Désormais, je suis mon propre directeur et mon propre rédacteur en chef. Chaque jour je vais à la Direction générale de la Police, je pointe. Pour les crimes, je suis le premier à monter au créneau. Sur zone. Les collègues écarquillent les yeux, j'ai damé le pion à bien des morveux qui restent scotchés devant leurs ordinateurs et pensent devenir ainsi journalistes. Ne pas mourir, nom d'un chien. Que ce ne soient pas les autres qui m'enterrent. Ce n'est pas eux qui m'achèveront. Je m'enterrerai tout seul, sous des couches de cambriolages et de meurtres. Comme ça me chantera.

À la police, au début ils me regardaient avec suspicion, à quoi je jouais, peut-être que j'avais pété un plomb, mais toutes ces années que j'y ai passées, vingt ans de couverture policière, ça compte, quoi qu'on fasse. Et ils m'ont fichu une paix royale. Du reste, c'est moi que les collègues appellent pour se faire confirmer leurs informations. Imbécile fini, qui creuse mes sujets à m'en rendre malade, jusqu'au dernier détail. L'exactitude, qui disparaît parfois dans l'océan des approximations des autres. Un nul-lard qui se fait avoir. Pour rien.

Et je n'arrête pas d'arpenter la ville, tout seul, mais en vie. Quoique. Je rédige mes papiers dans des

cafés ou des bars, en plein soleil ou dans la lumière de fin de journée. Et le temps passe. Autour de moi, il y a de plus en plus de chômeurs. En voilà d'autres qui sont tout seuls dans la ville. Et la crise s'abat plein pot. Sur les invisibles. Visible. Je suis entouré de mendiants. Les camés rendent l'âme au coin des rues et sur les places. Les chômeurs, des hordes, enfermés chez eux, avec leur honte. Les sans domicile me crèvent les yeux. Les endettés sautent des terrasses, se suicident. Les vieux n'ont pas ce qu'il faut pour les médicaments. Et tous, tous, ils ont courbé l'échine. Devant la peur. Que le pire soit à venir. Le pire, c'est la crainte, trésor, pas ce qui arrive. Et moi, tristement présent, mais officiellement absent, sur la touche, me croyant indemne, je passe entre les cadavres et je fais chaque jour, de l'intérieur, l'inventaire de l'ampleur de notre folie. De notre inhumanité. De notre monstruosité. Insoutenable. J'étouffe. Où que je me tourne.

Adossé à un des tabourets au comptoir du bar, le Henry James Joy's, je sens mon pied glisser tout d'un coup. Une main m'empoigne par le cou et par réflexe je plonge en avant. On m'agrippe par l'encolure de ma chemise blanche. Dans la pénombre, je manque de tomber. Il faut dire que je n'ai plus les idées très claires, avec la bière bue à jeun. Soulevé. Puis l'accolade. Gauche. Mais ferme. Il a failli m'étrangler, la mousse a débordé, et a mouillé ma chemise. J'ai lâché deux jurons. Encore une dépense de lave-linge, sauf si ça sèche ou que ça s'évapore.

« Tu m'enverras la facture, mon loulou ! » Il avait lu dans mes pensées. « Longtemps qu'on ne s'est pas vus. » Sa barbe m'a râpé le visage et ses mains, des te-

naïlles, m'ont serré la nuque, affectueusement. Il m'a retenu pour que je ne tombe pas. Son rire a résonné dans mes côtes. Il a tiré le tabouret voisin et s'est installé confortablement à côté de moi. Dans son polo rose à manches courtes.

« Quel tocard tu fais. Vieille crapule, comment tu m'as déniché ? », lui ai-je demandé en me tournant vers lui.

« Tu m'as déjà vu ne pas trouver ? »

Andréas. D'autrefois. Du temps où tout avait tellement d'importance, que je le remettais à un lendemain qui n'est jamais venu.

« On n'aurait pas fait mieux si on avait eu rendez-vous », lui ai-je soufflé.

« On en a un, Aris. Simplement toi, tu ne savais pas. Le poisson est gros. Je l'ai repéré, je l'ai ferré, il me reste à le sortir. Je n'arriverai pas à aller au bout tout seul. S'ils flairent quoi que ce soit, ils vont me réduire en bouillie. Il ne me restera pas le plus petit os. »

C'était la même scène depuis des années. Lui, me racontait les très gros poissons qu'il pêchait en traînant ses basques auprès des journalistes et moi, je me moquais de lui avec la première blague qui me passait par la tête. Cette fois-ci, ça ne se prêtait peut-être pas tant à la plaisanterie. Son air, en tout cas, laissait penser que c'était plus inquiétant.

« Droit au but, hein ? Le vieil homme et la mer ? Qu'est-ce que tu veux ? Qu'ils nous réduisent tous les deux en bouillie ? Tu as besoin d'une bonne poire ? C'est écrit sur mon front ?

— Tu as été débarqué. Ça ne t'étonne pas plus que ça ?

— J'ai toujours été hors circuit, mon vieux. Simplement, à présent, le tiers de la branche est hors circuit. Et s'il n'y avait que ça. Tu ne vois pas ce qui arrive ? Destruction de masse. Extermination totale.

— Il y a des moments où je me demande si tu es réellement aussi naïf ou si tu fais l'idiot. Ça fait combien de temps que tu n'as plus de travail ?

— Un peu plus de six mois, monsieur le retraité. Toi, tu manges à tous les râteliers, et tu viens à cette heure-ci pour me faire suer ?

— Tu ne trouves pas ça bizarre, qu'ils t'aient largué, comme ça ?

— Mais pourquoi ? Tu ne vois pas que tout se casse la figure ? », et je me suis remis à aspirer ma mousse.

« Aris, il se peut qu'ils m'attendent au tournant. Qu'au moins quelqu'un sache pourquoi, si on me trouve pendu dans ma salle de bains », il avait son ton grave, lui, l'ancien maître, encore fringant, du reportage policier, mon idole d'autrefois. Ce qui comptait, pour lui, c'était que rien ne soit étouffé. Il trouvait le moyen de tout faire remonter à la surface, au moment voulu et après avoir pris les précautions qui s'imposaient. Il savait toujours où il mettait les pieds, soupesait tout longuement et, là où on ne s'y attendait pas, frappait un grand coup. Plus d'une fois il m'avait tiré d'un mauvais pas, lui l'impénitent qui ne supporte pas d'être contredit. Il a regardé en douce la gamine étrangère venue prendre sa commande en anglais. Et il l'a asticotée une dizaine de minutes pour avoir le plaisir de la regarder. La canaille. Nous avons discuté du chaos, de la crise, nous en sommes presque venus aux mains, avec nos points de vue antagonistes, comme d'habitude, puis il a amené les

choses, le plus sérieusement du monde, là où il voulait, à ce qui était la raison de notre rencontre tellement fortuite.

« Je suis venu pour que tu me rendes tous les services que je t'ai rendus, gamin. Bon gré mal gré. »

Il s'est assombri, a froncé les sourcils, s'est concentré sur son verre.

Nous sommes restés silencieux un moment puis il m'a sorti son histoire, l'amenant par des tours et des détours, comme d'habitude.

« Et ta Niki, comment elle va ?

— Pas MA Niki.

— Encore besoin de cogiter avant de l'épouser ? T'es vraiment bon à rien ! Hé, mais il n'y a que ça de vrai dans la vie ! Stop là ! Déjà que tu es fauché et un grincheux de la pire espèce, tu ne vas pas en plus rester en carafe !

— Tu es venu pour me parler de mes histoires de nana ? Eh mais, plus casse-pied que toi, ça existe? », l'ai-je remballé, l'air faussement embarrassé, et je sentais, confusément, que tu me faisais tourner la tête, toi que je ne connaissais pas encore, jusqu'au moment où le vieux briscard m'a donné un coup de coude. Il s'est approché de moi et m'a parlé dans le creux de l'oreille, pour que personne ne nous entende, au milieu du vacarme. À peine avait-il fini, qu'il a sorti un paquet de cigarettes, en a allumé une et s'est dirigé ostensiblement, bravant l'interdiction de fumer, vers la sortie. Il m'a fait un clin d'œil, a payé la note et est parti avec son air de vieux beau, fraîcheur et soleil, dans son pantalon blanc. Il m'a laissé figé sur place. Le secret venait de cesser d'en être un. Je le partageais. Avec toutes les conséquences. C'était

fait, j'étais mouillé. Je me suis retourné et ai regardé la tache d'alcool sur ma chemise, elle avait disparu. J'ai remonté un peu mes manches sans cesser de te voir devant moi.